



Mon ancêtre ce héros Henry Dunant

NICOLAS VERDANT

Arrière-petite-nièce du
fondateur de la Croix-Rouge,
l'écrivaine Claire Druc-Vaucher
raconte un héritage tissé
de récits familiaux,
de lettres précieuses et
de souvenirs modestes.

« **M**oi, je ne l'ai évidemment pas connu. » Née en 1938 à Genève, Claire Druc-Vaucher nous reçoit dans son appartement du quartier du Petit-Saconnex, où la présence de son illustre ancêtre Henry Dunant n'est pas visible. Pas de photos de famille, encore moins de meubles ou d'objets hérités de cet aïeul qui ne se maria pas et n'eut pas d'enfants. Son arrière-petite-nièce précise d'emblée qu'elle a grandi dans une famille où le souvenir du fondateur de la Croix-Rouge et initiateur des Conventions de Genève « planait sans jamais peser ».

« Chez nous, c'était l'oncle Henry. On en parlait comme on parlait des autres membres de la famille. C'était un sage, pas un héros. »

Le lien familial entre cette enseignante et femme de lettres passe par le père de Claire Druc-Vaucher : né en 1909, fils de l'un des neveux d'Henry, il était le benjamin d'une fratrie de huit enfants. Trop petit pour avoir connu son illustre grand-oncle, né en 1828 et mort une année après sa naissance.

Exil misérable

En revanche, les oncles paternels de Claire Druc-Vaucher l'ont bien connu : « Dans leur jeunesse, ils prenaient le train pour aller rendre visite à Henry Dunant, qui vivait alors dans le dénuement le plus complet à Heiden, en Suisse alémanique, où il s'était exilé après s'être brouillé avec Genève, qui jeta l'opprobre sur lui en raison de la faillite de sa société coloniale. Celui qui obtint le premier Prix Nobel de la paix en 1901 avait juré de ne plus jamais revoir sa ville natale. Un exil qui avait profondément chagriné sa sœur Anna, comme je l'ai raconté dans *Anna Dunant, sœur d'Henry*, publié chez Slatkine. »

Dans cet ouvrage nourri d'une correspondance précieuse entre Henry et sa sœur Anna, Claire Druc-Vaucher donne la parole à une femme restée longtemps dans l'ombre. On y découvre le chagrin d'Anna face à l'éloignement volontaire de son frère, mais aussi un dialogue profond entre les deux, au fil des années. « C'est une correspondance très touchante, où transparaît l'attachement fraternel malgré les blessures », souligne l'auteure.

La famille Vaucher – c'est le nom du clan au sein duquel Claire Druc-Vaucher a grandi dans les années 40 – partageait alors sa vie entre Genève, où elle possédait un hôtel particulier dans la Vieille-Ville, et une grande maison de campagne à Bossey, dans le canton de Vaud.

« C'était une fratrie très soudée. Pendant la mobilisation, mes oncles étaient tous officiers. On se retrouvait pour les anniversaires dès qu'ils pouvaient revenir. »

La figure de Dunant n'a jamais été une bannière portée haut dans cette famille protestante discrète. « Mon oncle Henri Vaucher, qui fut directeur de l'hôpital Rothschild à Genève, disait souvent : "On ne sait pas pourquoi on en fait un tel plat." »

Pas de portrait trônant au mur chez les parents de Claire Druc-Vaucher. « Peut-être chez mes oncles, mais mon père était un peu en retrait par rapport à cette histoire. »

Aujourd'hui, les liens entre les différents descendants de la famille Dunant sont ténus. « Mon père avait des contacts et, moi-même, j'ai revu certains cousins lors d'événements organisés par la Société Henry Dunant. Mais, avec le temps, ces liens se sont un peu distendus. Les jeunes générations vivent davantage dans le présent. »

Un souvenir, toutefois, résonne fortement dans la mémoire familiale : juste après la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre d'un programme piloté par la Croix-Rouge, la famille de Claire Druc-Vaucher a accueilli pendant plusieurs mois une jeune Française réfugiée.

« C'était une petite fille de mon âge. Nous avons beaucoup partagé. Cet esprit d'entraide, transmis par mes parents, m'a profondément marquée. »

Une vie d'écriture

Écrivaine, Claire Druc-Vaucher a longtemps enseigné le français à l'Alliance française. Après de nombreux séjours à l'étranger – notamment en Amérique latine, qu'elle découvre au mitan des années 1960, puis à Paris pendant de longues années –, elle vient tout juste de revenir aux sources en se réinstallant à Genève.

C'est dans une résidence de l'EMS Coladon que cette femme alerte et pleine d'énergie vit depuis quatre mois, en toute



autonomie. Un clin d'œil de l'histoire : le grand-père maternel d'Henry Dunant s'appelait Colladon.

Auteure de plusieurs ouvrages, Claire Druc-Vaucher a toujours aimé explorer les parcours de vie singuliers : «J'ai écrit une dizaine de livres, biographies ou récits, souvent nourris de mes expériences de terrain.» À Paris, elle a longtemps été très active, entre conférences, théâtre et engagements associatifs. «Je sortais beaucoup, j'avais une vie très remplie. Mais mes filles ont fini par me convaincre de revenir à Genève.»

Depuis son retour en Suisse, cette femme de lettres poursuit un travail de mémoire : dans une maison de vacances en Savoie, elle conserve de nombreuses lettres et documents familiaux. «J'ai encore beaucoup de choses à trier. Je dois remettre un peu d'ordre dans cet héritage.»

Un héritage universel, une mémoire intime

En ces temps marqués par des conflits où les civils paient le plus lourd tribut, la descendante du fondateur de la Croix-Rouge suit de près l'actualité. «Ce qui se passe à Gaza, par exemple, me bouleverse profondément. Toute ma vie, j'ai entendu mes parents rappeler l'importance du respect de l'humain, quelles que soient les circonstances.»

C'est en 1859, à Solférino, en Italie, où il cherchait à rencontrer Napoléon III pour plaider sa cause en tant qu'homme d'affaires, qu'Henry Dunant assiste à une bataille sanglante et découvre avec horreur les milliers de blessés abandonnés sans soins. De ce choc naît son engagement humanitaire, et bientôt l'idée fondatrice de la Croix-Rouge.

Archéologue, médecin et comédienne, les trois filles de Claire Druc-Vaucher perpétuent à leur manière cet esprit d'ouverture et de responsabilité. «Mes petits-enfants, eux, sont moins tournés vers le passé. Ils vivent pour le futur. Mais je leur transmets ce que je peux et un jour, peut-être, ils liront mon livre ou les lettres de leur ancêtre.»

Dans le calme de son appartement, Claire Druc-Vaucher hausse les épaules avec un petit sourire. «Qu'est-ce que je peux vous dire de plus?» L'oncle Henry, pour elle, restera toujours un homme de conviction avant

d'être un mythe.



Nicolas Righietti

«On l'appelait simplement l'oncle Henry»

CLAIRE DRUC-VAUCHER